

A. L. C.

LA
CONTRE-GUÉRILLA FRANÇAISE
AU MEXIQUE

SOUVENIRS DES TERRES CHAUDES

I

LA GUERRE DE PARTISANS DANS L'ÉTAT DE VÉRA-CRUZ

Bivouacs de Medellin, de la Soledad et de Camaron.

En France comme au Mexique, on a beaucoup parlé de ce corps irrégulier qui portait hier le nom de *contre-guérilla française*. La contre-guérilla, il faut le dire, a versé beaucoup de sang dans les États où elle a guerroyé, Vera-Cruz et Tamaulipas ; mais elle en a perdu beaucoup aussi. On saura mieux plus tard si elle a rendu des services au milieu de ses luttes et de ses souffrances de chaque

jour. Pour nous, en retraçant le passé de ce corps de partisans d'après quelques notes dignes de foi, comme aussi d'après nos propres souvenirs d'officier de la *contre-guérilla*, nous n'avons qu'un but, celui de dire la vérité sur un nouvel épisode de l'histoire militaire de notre temps.

A ce point de vue tout spécial de l'histoire militaire, le rôle de la contre-guérilla française au Mexique offre plus d'un incident qu'il importe de ne pas négliger. En général, l'art de la guerre est régi par des lois fixes, déterminées, qui ne se modifient que lentement sous l'action des nouvelles découvertes ou du perfectionnement des armes à feu à longue portée. Les corps réguliers qui composent les armées sont les instruments naturels de la stratégie, et grâce aux principes de tactique militaire, ils doivent, après des marches et des contre-marches savantes, arriver à heure dite et à point nommé sur les vastes champs de bataille de l'Europe. Dans ce duel en champ clos, les masses concentrées s'entre-choquent : c'est Austerlitz ou Waterloo; mais il est des temps et des pays où la lutte prend forcément un autre caractère. L'ennemi, qui se sent incapable de résister en ligne aux troupes aguerries, abandonne brusquement les voies tracées par la grande guerre; il éparpille ses forces: servi par sa connaissance exacte des lieux,

il profite des moindres accidents de terrain. Si le climat est, dans certaines zones, malsain pour l'assaillant, il y appelle la défense et se fait insaisissable, tout en harcelant son adversaire. La guerre de partisans est inaugurée. C'est alors que les corps réguliers, grosses machines difficiles à mouvoir, cèdent la place à des corps irréguliers qui ont leur raison d'être dans leur indépendance même et leur légèreté.

La conquête de l'Algérie a produit les tirailleurs algériens et les spahis. La Crimée a vu naître nos *bachi-bozouks* de la Dobrutscha, trop cruellement décimés par les maladies. Au Sénégal, en Chine et en Cochinchine, les contingents français se sont adjoint des troupes auxiliaires spéciales. La création d'une contre-guérilla au Mexique était donc recommandée par des exemples justement célèbres et nécessitée de plus par l'état du pays. Au Mexique comme autrefois en Espagne, dès l'arrivée des Français, des guérillas ou bandes de partisans s'étaient levées sur tous les points du territoire. L'armée française n'en marcha pas moins sur Puebla; mais les guérillas augmentaient en nombre et en audace. On fit alors appel aux hommes de bonne volonté de toutes nations, surtout aux Mexicains et aux Français; les contre-guérillas se levèrent à leur tour. Une mission difficile était con-

fiée à leur courage et à leur dévouement : l'extinction du banditisme, qui aujourd'hui encore désole le Mexique sous le prétendu drapeau de l'indépendance. Les atrocités qu'on allait avoir à punir n'avaient rien de commun avec la défense toujours légitime d'un peuple contre l'invasion étrangère; elles devaient être poursuivies sans pitié ni merci.

I

Le territoire de l'empire mexicain se divise, on le sait, en trois zones distinctes. La première, connue sous le nom de terres chaudes (*tierras calientes*), comprend tout le littoral de la mer, et s'enfonce d'une vingtaine de lieues environ dans l'intérieur du pays. Baignées du côté de l'Océan par le golfe du Mexique, et sur le versant opposé par les eaux du Pacifique, ces terres chaudes, dont le niveau dépasse à peine celui de la mer, ne méritent que trop bien leur nom; c'est un séjour brûlant, exposé sans défense à toute la furie du soleil, et d'une insalubrité proverbiale qu'entretiennent à la fois les miasmes des marécages et la végétation luxuriante des forêts vierges. — La seconde zone comprend les terres tempérées (*tier-*

ras templadas), qui s'élèvent peu, à peu en gravissant les premières pentes de la chaîne des Cordillères, et dont les riches cultures réunissent les produits du midi de l'Europe aux fruits des tropiques. — Enfin les terres froides (*tierras frias*) appartiennent aux hauts plateaux qui s'étendent depuis le pic d'Orizaba jusqu'au pic de Colima. De ces deux points culminants, qui dominent les deux versants opposés du Mexique, se découvrent les deux mers qui baignent ses rives. Sur ces hauts plateaux sont bâties les villes principales, Mexico, Puebla et Guadalajara. On y retrouve toutes les essences d'arbres qui caractérisent les contrées septentrionales.

En 1862, lorsque pour appuyer les réclamations de leurs nationaux les flottes alliées de l'Angleterre, de l'Espagne et de la France se dirigèrent vers le Mexique, c'est au port de Vera-Cruz, situé au fond du golfe, qu'elles vinrent débarquer. On sait qu'après la rupture de la convention de la Soledad, qui entraîna la retraite des forces anglaises et espagnoles, le petit corps expéditionnaire français resta seul pour attaquer la république mexicaine, défendue par son président Juarès. Nos troupes se mirent en marche, s'éloignèrent des terres chaudes tout en conservant leurs communications en arrière avec Vera-Cruz, le port de ravitaillement, traversant

sèrent la zone tempérée, et gravirent les terres froides à travers les escarpements des Cumbres jusqu'au plateau d'Anahuac, où la ville de Puebla se préparait à repousser les Français. Soixante lieues séparent Puebla de la Vera-Cruz. Le 5 mai 1862, la division française du général de Lorencez soutenait une lutte héroïque sous les murs de Puebla, et, après avoir escaladé sous la mitraille les hauteurs des forts Guadalupe et Loreto, accablée par le nombre et par un effroyable orage, elle battait en retraite. Pour venger l'échec du 5 mai, le gouvernement impérial faisait partir aussitôt un corps d'armée de trente mille hommes, sous les ordres du général Forey, chargé d'aller planter le drapeau national dans la capitale même du Mexique.

Au mois d'octobre 1862, le général Forey arrivait de France et prenait le commandement de l'expédition; mais lorsqu'il eut porté ses deux divisions françaises sur les hauts plateaux pour préparer le siège de la ville de Puebla, il devint évident qu'une guerre de partisans, organisée par les juaristes dans les terres chaudes, allait se poursuivre à côté de la guerre régulière, et qu'elle exigerait de notre part l'emploi de moyens exceptionnels. Le terrain choisi par les bandes des partisans mexicains était un heureux point de ralliement.

Les terres chaudes, le long du parcours suivi par l'armée française, étaient couvertes de bois et de broussailles favorables aux embuscades. Les ardeurs d'un climat embrasé et nouveau pour nos soldats décimaient les escortes d'infanterie et de cavalerie, chargées de protéger les convois embourbés souvent dans des chemins impraticables. Les traînants, accablés par la soif ou épuisés par la marche, étaient achevés par les guérilleros, qui bientôt massacraient les voyageurs et les femmes, après les avoir cruellement outragés.

Le 14 février 1863, après avoir repoussé une attaque des lanciers rouges, éclaireurs de l'armée mexicaine descendus de la ville de Tepeaca, la division Douay campait échelonnée sur le plateau d'Anahuac. De l'autre côté de la Sierra-Malinche au front neigeux (1), la division Bazaine couvrait toutes les pentes de la route de Perote (2). Les avant-postes des deux divisions françaises veillaient dans le silence de la nuit. Ce même soir, à vingt lieues en arrière de l'armée, sur la route de la Vera-Cruz à Puebla, il y avait bal. Les salons de M. de Saligny, ministre de France séjournant à Orizaba, étaient en fête. Pendant les danses, le

(1) Pic très-élevé qui se dresse en avant de Puebla.

(2) Ville située en avant de Puebla.

général Forey, commandant en chef de l'armée du Mexique, se détacha de son état-major et s'approcha du colonel Du Pin, récemment arrivé de France.

— Colonel, lui dit-il, les terres chaudes sont infestées de bandits : nos convois sont journellement attaqués; les voyageurs sont dévalisés ou assassinés, les communications sont trop souvent coupées. J'ai jeté les yeux sur vous pour nous débarrasser de ces brigands. Je vous donne le commandement des contre-guérillas des terres chaudes. Il s'agit d'assurer la sécurité du pays et la marche des convois de l'armée pendant que je serai occupé au siège de Puebla, que je vais entreprendre prochainement.

Le colonel Du Pin demanda au général ses instructions. On lui donnait pleins pouvoirs; il n'avait qu'à poursuivre à outrance les bandits et à purger le pays. Le bal continuait cependant : au son des notes languissantes de la havanaise, les couples se croisaient sans cesse; parmi les belles Mexicaines qui s'abandonnaient à l'enivrement de la valse, plusieurs eussent pâli si l'ordre tombé des lèvres du général en chef avait frappé leurs oreilles. Une contre-guérilla française venait en effet d'être décrétée, et peut-être y avait-il ce soir-là, dans les salons du ministre de France,

quelques chefs de guérillas travestis en galants cavaliers, dont les têtes, souriantes en cette nuit de fête, devaient plus tard grimacer au bout d'une branche.

Depuis le mois de février 1863 jusqu'au mois de mars 1865, le colonel Du Pin est resté à la tête de la contre-guérilla. Chacun a pu le voir au Mexique coiffé d'un vaste *sombrero*, vêtu d'une pelisse de colonel rouge ou noire, chaussé de bottes jaunes à l'écuyère avec éperons du pays, portant huit ou neuf décorations sur la poitrine, un revolver au côté, un sabre éprouvé pendu à sa selle. Il fallait un homme de forte trempe, un officier infatigable, pour mener à bien l'organisation de la contre-guérilla. Les divers éléments appelés à composer le nouveau corps de partisans étaient épars sur plusieurs points. Les Mexicains Murcia, Llorente et Figarero, transfuges ralliés à la cause française, opéraient pour leur compte avec de petites bandes dans les environs de la Soledad. Quant au corps principal des contre-guérillas dites *mexicaines*, il était stationné à Medellin, à quelques lieues de Vera-Cruz. M. de Stœklin en avait été le chef jusqu'alors. M. de Stœklin, Suisse d'origine, avait, au début de l'expédition de 1862, organisé spontanément une petite troupe restée indépendante, quoique attachée à la cause française, et composée d'aven-